

La nuit

Ludovic Schweitzer

Number 92, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schweitzer, L. (2002). La nuit. *Moebius*, (92), 77–95.

LUDOVIC SCHWEITZER

La nuit

Les briques tendent de longues lignes sur les quatre murs de ta cellule. Ces lignes sont rythmées par le passage d'une brique à l'autre et, à la verticale, chaque brique entrecoupe celle qui se trouve au-dessus et celle du dessous en leur exact milieu. Des effets de perspective hypnotisants saoulent ton esprit. Tu te penches souvent, colles tes yeux aussi près que possible et tu recules d'un seul coup pour éprouver un soudain vertige et avoir la sensation que quelque chose change.

Les quatre murs sont identiques, de même largeur et de même hauteur. Ils sont propres. Personne n'y a gratté des noms familiers ou scotché des posters qui auraient pu rappeler le monde extérieur en pratiquant des ouvertures, même fictives, sur une autre réalité. Il ne fait pas froid, pas humide. L'air est sain. Rien. Il n'y a rien pour marquer une variation dans cet environnement purifié.

Et les fenêtres. Pourquoi n'y a-t-il pas de fenêtres? C'est un fou qui a imaginé cette cellule. Qu'as-tu fait pour mériter un tel sort? Le rouge des briques et le blanc cassé des joints sont tous les paysages qui te restent. Ce n'est pas une prison ordinaire. Mais qu'y fais-tu? Tu ne connais pas le nombre de jours – de semaines, de mois, d'années? – qui se sont écoulés depuis ton incarcération. Mais cela ne change rien à ton pitoyable sort.

La porte blindée ne s'ouvre pas de l'intérieur. Elle demeure fermée si hermétiquement, semble-t-il, qu'aucun son ne parvient de l'extérieur. Le seul bruit est produit par les deux clapets qui percent la porte. Tu es réglé très exactement sur les heures de leur ouverture. Le premier va s'ouvrir dans quelques secondes.

Tu t'agenouilles comme à chaque fois. Le clapet résonne, l'ouverture du bas ne laisse passer aucune lumière.

Mais tu regardes quand même. La lumière de ta cellule, ta lumière à toi, va découvrir deux chaussures en cuir noir, le grand plateau en métal argenté couvert de ta nourriture quotidienne et le pot qui recueillera les excréments que te feront produire tes repas. Tu parles à l'homme doucement. Aujourd'hui tu dis: «La lueur bienfaisante de ma survie ne me donne aucun espoir.» Le clapet se referme.

L'autre occasion où un signe se manifeste de l'extérieur est celle qui te maintient en vie. Le panneau qui coulisse en haut de la porte te permet de le voir. De l'autre côté la pièce est plongée dans une noirceur au milieu de laquelle un cercle de lumière, à deux mètres de toi, éclaire un homme. C'est lui. Ton seul repère pour comprendre ce qui t'arrive. Il t'a capturé et il vient se montrer. Son costume noir fait ressortir la blancheur de son visage. Il te rappelle quelqu'un mais tu ne peux pas te souvenir qui. Avais-tu des ennemis que tu ne connaissais pas? Est-ce une personne que tu as fait souffrir sans le savoir? On inflige tellement de mal sans que notre conscience donne l'alarme. Il n'a pas vraiment d'âge. Au centre du cercle de lumière, les mains croisées, il ne bouge pas. Ses traits demeurent impassibles. Pas de reproches, pas de menaces, rien pour faire penser qu'il exerce une vengeance et que ton emprisonnement est venu, comme une punition, t'aider à purger des fautes dont tu ignores tout.

Tu lui parles. Son immobilité t'a poussé à t'énerver dans les premiers temps, à lui hurler une haine irrépressible. Tu l'as insulté violemment. Plus tard tu as également tenté de le soudoyer, de lui promettre des sommes folles pour qu'il fasse un geste. Pas pour te libérer. Pour qu'il te dise un mot, n'importe quoi, pour qu'il te conchie si c'est ce qu'il préfère. Mais il est demeuré muet. Alors tu t'es mis à lui parler. Tu lui racontes ta vie pendant les quelques instants où il apparaît. Tu lui racontes tout. Tes désirs, les grandes attentes sur lesquelles tu as réglé le cours de ta vie, tes déceptions, les amours malheureuses qui t'ont fait souffrir, les amitiés qui t'ont marqué, tes déconvenues et toutes les réussites dont s'est composée ton existence jusqu'à ce que. Comme pour le tester, tu en es venu à lui donner de nombreux détails. Des choses sexuel-

les, des petits riens intimes, des crachats et des pets mal à propos. Tu aurais pu inventer, chercher des faits qui l'auraient contraint à réagir. Mais sans savoir pourquoi tu as toujours tenté de cerner la vérité d'aussi près que possible, comme une route où les balises sont à demi effacées et que tu ne veux pas quitter. Et puis tu t'es pris au jeu. Ces minutes pendant lesquelles tu te confies complètement, tu les adores. Tu en arriverais presque à bénir le destin qui t'a poussé dans cette situation. Parce que dire tout, intégralement, tout ce qu'on a dans le cœur, tout ce qui peut irriter, ces actes bénins ou pas qui reviennent gratter des années après et pour lesquels les remèdes n'existent pas, ça te soulage. Il ne réagit pas. C'est encore mieux. Tu n'as pas de remords à avoir ni d'autres freins à mettre au train de ta voix. Tu parles. Il est là. C'est parfait.

Que pourrais-tu faire de ta liberté à présent? Un gâchis. Un monstrueux gâchis. Tu te rappelles pourtant avant. Tu étais heureux. C'était hier. Tu n'avais conscience de rien mais la vie était belle quand même. Peut-être que tu la retrouverais comme tu retrouvais tes amis ou tes maîtresses le soir, avec beaucoup de joie? Peut-être que tu es malheureux? Tu es probablement malheureux à présent. Tu te vides d'un trop-plein de quelque chose. Des événements que tu ne pouvais plus supporter. Il est certain que tu souffres. Et que se passera-t-il quand tu auras tout dit? Lorsque tes confessions, comme des baleines ayant repris leur souffle, reprendront leur descente vers les fonds marins? L'idée de ce moment te pétrifie. Il faudrait que tu sois libre à ce moment-là, oui, juste au moment où tu auras fini de tout dire, tu seras libre. Et tu le lui dis: «Quand j'en aurai terminé, je serai libre. Et tu ne pourras faire un seul geste. Je serai libre et toi, tu n'auras plus aucune raison d'exister.»

Tu l'as rappelée, ta vie passée. Elle s'est approchée de jour en jour. Et aujourd'hui tu parles de tes derniers moments de liberté et ton cœur se serre à l'idée de cette fin qui approche. La chemise blanche de l'homme dépasse de quelques centimètres de ses manches. Tu inspectes avec beaucoup d'attention les lobes de ses oreilles, les cernes obscurcis qui font des cercles autour de ses yeux et

augmentent encore l'intensité de son regard. Tu reprends ce jour fatidique que tu as passé à te balader. Le dernier.

Tu marches sur le trottoir, l'esprit plein d'allégresse. Tu ne t'étais pas promené en ville depuis longtemps. Les magasins du centre sont animés. La foule t'engloutit dans son agitation. La fin d'après-midi radieuse est bercée par un doux soleil. Aller sans but, au hasard, est un bonheur que tu ne t'es pas permis ces derniers mois. Il fallait travailler d'arrache-pied pour que les affaires prospèrent. Les personnes qui t'entourent t'ont posé des problèmes. Ils sont tous en dépression ou n'ont rien trouvé de mieux à faire que de t'abandonner. Quant à tes affaires de cœur, n'en parlons pas. Une véritable catastrophe. Le sentiment d'oppression qui te noue la gorge par moments est insoutenable. Il faut bien continuer pourtant. Et la ville est là qui attend.

Tu entres dans un bar-tabac. Il s'agit d'un établissement dont la décoration a mal vieilli. Des vitrines exhibent les articles qui sont en vente et d'autres qui l'étaient et qui ont été comme oubliés là. Des pipes ancestrales reposent sur de pauvres socles en bois poussiéreux. D'anciennes marques de cigarettes et de briquets font penser que l'on va pénétrer chez un antiquaire. Le bouton de la porte consiste en un énorme rectangle de verre sale, vestige d'une mode sans goût.

Quand tu avances un pied dans le bar, ce sont les rangées de sièges en moleskine marron qui frappent ton regard. Il y a très longtemps, tu te souviens de t'être assis dans un endroit semblable avec des sentiments de confort et de propreté. Tu n'oses pas aller t'y installer de peur de briser un de ces paquets de souvenirs heureux qui te restent.

Le patron a du ventre et une épaisse moustache dans l'ombre de laquelle ses lèvres bougent.

— Bonjour, lance-t-il sur un ton avenant.

Tout à coup quelque chose te gêne. Tu vois le regard de cet homme au ventre proéminent, sa moustache mal taillée, sa patience et sa placidité, mais il te manque un élément pour comprendre une phrase prononcée par une voix renfrognée: «Moi, à votre place, j'aurais honte de sortir dans un état pareil.» Tes yeux remontent douce-

ment sur son corps et tu observes son visage. Est-ce vraiment sa bouche, pas tout à fait dissimulée derrière la moustache, qui a murmuré ces mots? Derrière toi il n'y a personne. Seul un habitué, à l'autre bout du zinc, lit son journal en buvant une bière.

Tu as dû rêver. Il t'a simplement salué. Le reste, tu l'as inventé. Ta fatigue et ta lassitude sans doute t'auront fait entendre des voix. Tu reviens vers le patron qui te demande ce que tu désires avec un air étonné. Il te dévisage soudain avec attention.

Que se passe-t-il à la fin? Tu vois son maillot de corps sous sa chemise froissée. Des auréoles de sueur sous ses bras forment des demi-cercles peu ragoûtants. Tu souris et observes les rayons en formica, du même marron triste que les fauteuils. «J'ai autre chose à faire que d'attendre les gens de votre espèce.» Tu quittes les paquets de cigarettes qui ont arrêté ton attention pour revenir aussitôt à ce visage gras. Tu es indigné. Comment peut-on s'adresser sur ce ton à un client? Mais il a un air parfaitement aimable et paraît troublé de surprendre ton air choqué.

À quel jeu joue-t-il à la fin? Il te semble impossible que cet homme ait pu prononcer une phrase aussi vulgaire. Tu ouvres la bouche pour dire quelque chose mais tu en es incapable. Ta respiration est gênée, tu manques de souffle. Tes bras tremblent comme après un effort. Les images ralentissent soudain. L'unique client, à ta droite, te fait un signe amical qui te paraît tout à fait hypocrite. Il se tape sur l'estomac et, très lentement, il vide le contenu de son verre sur le sol. Tu clignes des yeux et déjà il a repris la lecture de son journal comme si de rien n'était.

— Souhaitez-vous avoir le journal ou des cigarettes? demande le patron avec un air poli qui ne t'inspire aucune confiance.

Tu es tombé dans un repaire de tordus.

— Vous parlez le français? Vous comprenez ce que je vous dis? Dou you spique frénche?

Tu es éberlué. Jamais tu ne t'es senti plus ridicule. Le client a quitté son journal et s'approche de toi. Il a un air jovial et te tape sur l'épaule en te faisant un clin d'œil.

— Aï love touristes, dou you soeurch a room?

Plus ils te parlent et moins tu comprends ce qu'ils disent. Comment pourrais-tu leur échapper à présent? La situation est devenue intenable.

Soudain tu sens la main du client glisser dans ta poche. «On va se le faire c't'English, hein l'patron?» Ça y est, ils ne se dissimulent plus du tout. Mais non, quand tu les fixes, ils sourient et paraissent très sympathiques. C'est à n'y rien comprendre. Et puis tu mets la main précipitamment dans ta poche et tu sens ton portefeuille. Il n'a pas bougé et le client s'écarte de toi pour dire: «Cofî misteur?» Et ils partent à rire tous les deux avec un air de franche camaraderie et des clins d'œil pour toi.

Ta tête bouge de gauche à droite à plusieurs reprises. Ton front se plisse comme si tu cherchais à observer un objet avec attention. Mais où aller? Et tes cigarettes? Tu veux trouver ce pour quoi tu es entré dans ce trou à rats mais tu as oublié. Quand tu fais un pas en arrière, ils s'arrêtent de rire et t'observent comme si tu risquais de faire une chute. Ils paraissent prêts à bondir pour t'empêcher de tomber. Et tu recules encore en te demandant s'ils vont te sauter dessus. Le bouton de la porte te frappe dans le creux des reins. Tu serres les dents. Ce n'est pas le moment de flancher. Ils se cramponnent au comptoir en ouvrant de grands yeux. Ton départ semble les bouleverser sans qu'ils puissent faire un mouvement pour l'empêcher.

Doucement et sans te retourner tu ouvres la porte et comme tu ne sais pas quoi faire pour t'arracher définitivement des griffes de ces drôles de gaillards, tu souris affablement en éprouvant toute la fausseté de ce signe de politesse qui aurait pu, peut-être dès le début, t'éviter ces ennuis, et qui maintenant t'impose de considérer ta condition sans faux-fuyants: c'est toi le menteur, c'est toi qui n'as pas su t'exprimer correctement pour communiquer avec tes semblables, et le verdict, implacable, s'abat sur ta tête comme un son de cloche étourdissant. Tu es de ces êtres auxquels on ne peut faire confiance et à cause desquels les histoires les plus heureuses ne peuvent que mal finir.

Le beau soleil est attaqué par une bande de nuages noirs comme de l'encre. Les rues se sont vidées depuis

tout à l'heure. Le vent se met à souffler par rafales. Rien de très inquiétant. Dans quelques minutes, il est à parier que l'air sera bien plus agité. Tu ne portes bien sûr, comme de nombreux passants, pas de parapluie et ta veste ne te protégera pas efficacement d'une averse. Tu conserves cependant une bonne humeur sans faille. Tu voulais des cigarettes et voilà un kiosque, qui imite le style art nouveau, dans lequel tu aperçois ce dont tu as besoin.

Le vendeur porte un pull et une écharpe. Tu réclames tes cigarettes. Il répond:

— 'pas chaud pour la saison.

Cette parole te reconforte. Une personne t'a adressé des mots bien à elle et tu les intègres au cours de tes pensées où ils vont pousser leurs puissants coups de nageoires jusqu'à provoquer un sourire sur ton visage.

— Mais on a quand même eu un bel été, lances-tu, entraîné par une sensation de bien-être apaisante.

— Un bel été, tu parles, il a plu la moitié du temps. Pas moyen de se réchauffer. J'ai même attrapé une grippe. Vous n'êtes pas d'ici, vous?

Tu es interloqué par cette affirmation. Il est vrai que tu es demeuré enfermé souvent pendant l'été mais, tout de même, il t'a bien semblé avoir entendu dire qu'il avait fait beau ces derniers mois. Et puis cet olibrius vit comme une bête traquée dans son kiosque. Il est mal orienté pour recevoir les rayons du soleil. Le temps pour lui doit ressembler à son travail: il est gris et déprimant en général, et noir et désespéré par moments. Tu lui souris.

— Et toute cette grêle qui est tombée, c'est du beau temps ça? crie-t-il presque, excédé.

— Allons, ne vous énervez pas. Je ne savais pas qu'il était tombé de la grêle. Je travaille beaucoup.

Il appuie ses deux mains sur ses paquets de revues et de journaux et te fixe intensément comme pour vérifier quelque chose et il fronce les sourcils:

— La grêle, elle est tombée il y a tout juste dix minutes.

Son silence est intrigant. Tu recules la tête sans bouger les épaules et ce sont tes sourcils à toi qui se froncent à présent. Le vendeur balade ses yeux sur le trottoir avec une moue dubitative qu'il t'inflige ensuite avec une mé-

fiance condescendante. Tu regardes à ton tour le sol qui porte encore les traces d'une humidité qui aurait effectivement pu être causée par une averse de pluie ou de grêle.

Tu bredouilles:

— Euh, eh bien, oui, c'est vrai... suis-je bête, complètement bête, affreusement bête... la grêle... comment ai-je pu l'oublier... oh mais vous savez, ce n'est pas forcément un mauvais signe. Si le ciel se débîne tout d'un coup, cela nous assure plusieurs jours de beau temps, je vous l'assure...

En parlant, tu as perdu toute assurance. Tu as bafouillé n'importe quoi pour t'en sortir. L'homme lève lentement les mains. Il tient un journal et tu vois apparaître peu à peu la première page du quotidien, dont la manchette te glace le sang: «Alerte au cyclone! Ce soir, restez chez vous!»

Tu sors un gros billet de banque pour te protéger et tu ne dis plus un mot. Tu gardes la tête baissée en attendant ta monnaie. Quant tu le regardes pour le saluer, le vendeur t'observe comme un animal de cirque. Tu lui laisses un gros pourboire.

Tu te mets à marcher droit devant toi comme un funambule. Les nuages ont disparu du ciel et le soleil respandit à nouveau. Tu ricanes. Que pourrais-tu faire d'autre? Le manque de politesse des gens, de nos jours, ne t'inquiète pas. Il faut se faire une raison. Le temps passe et balaie comme des fétus de paille les anciennes habitudes. Seules les plus résistantes, les moins subtiles, parviennent à survivre.

Les affiches d'une salle de cinéma à la mode attirent ton attention. As-tu envie d'aller au cinéma? Si la pluie doit tomber, ce refuge te permettrait de passer un bon moment au chaud. Les titres des films ne te disent rien. On ne peut pas connaître parmi les navets d'aujourd'hui ceux que retiendra la postérité pour écrire son histoire. Un film d'action, un drame sentimental, une comédie? Tu optes pour «un film policier psychologique où l'humour fait sa loi», comme l'annonce l'extrait reproduit sur l'affiche d'une critique parue dans un journal. Il s'intitule *Clarisse aux mille visages*. Un drôle de nom.

Avant de te diriger vers la salle, tu regardes avec attention l'affiche du film que tu as choisi. Elle se trouve dans une vitrine. De nombreux éléments la composent et, en plus, des jeux de miroirs et de mises en abyme multiplient à l'infini la scène principale qui est représentée. C'est l'image d'un couple. Une femme et un homme dans une ambiance étrangement surréaliste semblent réfléchir le bonheur parfait avec des nuances et des arrière-plans très étonnants. Après dix minutes d'examen, tu ne sais plus vraiment s'ils sont une image du bonheur ou du malheur, mais ils te fascinent. L'auteur de cette affiche a dû travailler longtemps pour réunir tout ce que peut représenter la vie d'un couple heureux. Tu es séduit et le souhait qui te vient à l'esprit est de plonger dans cet univers sans aucune retenue. Ah! quel plaisir d'oublier ce monde pour aller sonder les hypothétiques devenir parmi lesquels la réalité fait ses choix à chaque instant pour se renouveler. Tu ne parviens pas à décider qui de cette femme ou de cet homme t'attire le plus. Et tu vogues de l'un à l'autre dans des mondes flottants qui envahissent ton esprit. Ils évoluent comme des bulles autour de ton corps, passent librement les uns au travers des autres ou s'évitent parfois pour des raisons inconnues. Une harmonie semble réguler ce ballet féérique dans lequel tu fais quelques pas, de petits sauts un peu ridicules et de grands mouvements avec les bras sans parvenir à faire surgir plus de beauté que n'en suscitent ces bulles fascinantes qui t'entourent.

Tu reviens à toi tout à coup. Une sensation déplaisante est venue perturber ton voyage intérieur. Immobile, tu inspectes encore la vitrine avec attention. L'affiche s'éloigne et la vitre se transforme en miroir pour te permettre d'observer les personnes qui se tiennent derrière toi. Il te faut plusieurs secondes avant de comprendre la raison de ton malaise. Tu reconnais le patron du bar-tabac dans lequel tu es entré cette après-midi. Il porte un jogging jaune, des baskets argentées et un béret rouge. Son accoutrement te stupéfie. Tu ne vois que son reflet et il te paraît déjà totalement ridicule. Et peu discret.

Il a pris la position absurde des policiers ou des détectives qui font de mauvaises filatures. Il se dissimule

derrière un journal grand ouvert qui remonte jusqu'à son nez, le dos au mur, et jette à intervalles réguliers – et beaucoup trop rapprochés – des regards dans ta direction. Que fait-il ici? Tu as déjà été victime de pas mal d'histoires étranges dans lesquelles une seule raison avait poussé des gens à entrer en contact avec toi: t'extorquer de l'argent. Le manque d'imagination des escrocs te consterne. Le patron du bistrot ne paraît pas être là par hasard et peut-être te surveille-t-il effectivement. Cependant une chose te chiffonne. Comment un tel individu peut-il espérer parvenir à quoi que ce soit? Il est plus repérable qu'un pont au-dessus d'une rivière. Et ses habits sont tellement grotesques que tu ris tout seul. C'est une farce. Tu te fais encore des idées. Il vient assister à la projection d'un film et c'est par hasard que vous vous trouvez en présence l'un de l'autre. T'ayant reconnu, il t'observe pour la seule raison qu'il t'a vu. Peut-être même souhaite-t-il engager une conversation avec toi alors qu'il attend la projection de son film en se sentant un peu perdu, à son âge, dans cet endroit bâti pour une génération plus jeune que la sienne?

Tu te diriges d'un air distrait vers les toilettes. Avant d'y entrer, un autre fait retient ton attention. Le client du bar-tabac qui avait adopté une attitude si étrange à ton égard se trouve devant le comptoir où l'on peut acheter des friandises et des boissons. Il porte les mêmes vêtements que le patron bedonnant que tu viens de remarquer. Les pensées fusent dans ton esprit à toute vitesse. Le hasard ne peut être la cause de leur présence. Et cet accoutrement qu'ils portent te fait penser qu'ils pourraient être les agents d'une même organisation. Et quand bien même. Pourquoi en auraient-ils après toi? Ils sont trop grotesques pour avoir autre chose en tête qu'une bonne plaisanterie à faire à l'un de leurs amis.

Quand tu sors des toilettes, ils sont ensemble. Ils discutent à bâtons rompus. Ils t'aperçoivent et se taisent aussitôt. Le client plonge le nez dans un gigantesque verre de boisson gazeuse. Le patron se baisse pour relacer ses baskets qui n'ont pas de lacets. Tu décides de prendre les choses en main et te diriges vers la salle de projection à vive allure. Tu repères une sortie d'urgence et t'y précipites. Elle te conduit dans une impasse obscure. La nuit

est presque tombée. Au lieu de rejoindre la rue principale immédiatement, tu vas te dissimuler dans la direction opposée. Et tu les vois sortir à leur tour. Ils courent comme des dératés en s'invectivant mutuellement. Ils te paraissent moins balourds dans la pénombre qu'en pleine lumière et leur rapidité te surprend. Ils passent sous un réverbère et tu recules précipitamment. Tu ne peux en être certain, mais il t'a bien semblé qu'ils tenaient chacun un pistolet dans leur main droite. Tu retiens ton souffle et patientes une demi-heure, le temps que d'entre chien et loup la nuit sorte pour couvrir la ville de ses noirceurs.

Tu rejoins prudemment l'artère principale. Les passants sont beaucoup moins nombreux que tout à l'heure. C'est l'heure du repas. Tu observes attentivement les rues. Se pourrait-il que l'on en veuille à ta vie? C'est impossible. Les faits répréhensibles de ton passé le plus récent remontent à la surface de ta conscience pour former des mines entre lesquelles tu navigues avec aisance. De toute évidence, tu cours peu de risques. Voire aucun. Sans être un grand défenseur du bien, tu as évité autant que possible de faire le mal. Et personne ne pourra te mettre en accusation. Pas au point de vouloir mettre fin à tes jours. Seul un fou, dont l'émergence des troubles n'aurait que peu de rapports avec toi, pourrait s'attacher à une idée pareille.

Le vendeur de journaux est toujours à son poste. Il a les yeux braqués sur toi et sa tête suit la trajectoire de ta marche sans que les autres parties de son corps, ses bras tendus comme tout à l'heure et appuyés sur ses paquets de publications, qui maintiennent son buste raide, n'esquissent le moindre mouvement. Tu es soulagé de quitter son champ de vision.

Tu retrouves de cette insouciance que tu étais venu chercher en ville et des images apaisantes te reviennent en mémoire. Ce matin même tu es allé rendre visite à ton ancien chauffeur, qui vient tout juste de prendre sa retraite. Il habite un pavillon de banlieue entouré d'un petit jardin suffisant pour cultiver quelques fleurs et un potager bien garni. Tu conduisais toi-même ta voiture puisqu'il n'a pas encore de remplaçant et que, de toute façon, tu voulais être seul et en tête-à-tête avec tes pen-

sées. En parcourant l'allée de gravier devant ton ancien employé, tu as ressenti une émotion très soudaine et très forte. Les larmes te sont montées aux yeux pendant quelques secondes jusqu'à ce que tu retrouves ton calme en arrivant devant la porte de la maison. Tu as cherché rapidement une raison à cette réaction incontrôlable qui a submergé le rempart de ta volonté comme un raz-de-marée. On ne peut pas dire qu'une amitié profonde vous lie l'un à l'autre. L'émotion que tu viens d'éprouver n'a rien à voir avec cet homme. Vous vous êtes contentés pendant ses quinze ans de service de maintenir un degré de sympathie qui a rarement dépassé le niveau de la politesse élémentaire. Il faisait bien son travail, tu l'as payé en conséquence, tout le monde est content.

Tu es surpris de lire de l'inquiétude sur son visage. Vous êtes assis dans des fauteuils et il vient de vous servir du whisky. Il tient son verre à deux mains et te fixe, puis baisse les yeux sans prononcer une parole. Tu engages la conversation en le complimentant sur son jardin et vous blaguez ensemble jusqu'à en rire.

— Ah, je suis si heureux de voir que vous vous êtes remis! C'est que je me faisais beaucoup d'inquiétude à votre sujet. J'ai même hésité à prendre ma retraite parce que vous m'inquiétiez vraiment!

Il a débité sa phrase d'un seul coup sans que tu puisses émettre la moindre protestation et tu as l'impression qu'un boxeur vient de t'envoyer une série de coups de poing qui te laisse K.-O. Les marques d'affection de cet homme t'ont surpris. Et touché en provoquant un malaise. Tu as devant toi un ami dont tu ne savais rien. Et jusqu'à aujourd'hui seule sa discrétion t'a empêché d'en prendre conscience. Ta gorge s'est serrée légèrement à l'idée que tu aies pu abuser de la bonté de cet homme, au nom de la différence de classe sociale qui vous a toujours maintenus éloignés. Pourquoi a-t-il dit que tu allais mieux? Étais-tu malade auparavant? Tu ne l'avais pas remarqué. De quoi as-tu bien pu te remettre? Il t'est impossible de lui demander des détails à ce sujet. Mais tu tentes de réagir pour lui tirer les vers du nez:

— Je me suis reposé et tout va pour le mieux à présent.

— Elle vous a fait beaucoup de mal.

Mais de qui parle-t-il?

— À qui pensez-vous en disant cela? Vous savez, j'ai eu plusieurs soucis ces derniers temps, affirmes-tu avec toute l'assurance qui te reste.

— Je sais. Mais c'est de...

Tu te réveilles, allongé sur le canapé du salon. Il te parle doucement en tenant une de tes mains dans les siennes. Tu te redresses, te grattes la tête, bois le verre d'eau qu'il te tend. Tu poses tes avant-bras sur tes genoux et fixes le sol. Il ne dit rien. Dehors, par la fenêtre ouverte, on entend le chant d'oiseaux, des hirondelles sans doute, qui vont bientôt partir. Il demeure silencieux et le prolongement de ce vide de paroles n'est pas normal. Il a peur de susciter en toi des réactions néfastes. Pourquoi penses-tu une chose pareille? C'est absurde. Et que vient-il de se passer au juste?

— Je suis désolé. Je me suis levé tôt ce matin. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

Il t'observe comme un animal qui ignore qu'on le conduit à l'abattoir et pour lequel on a de la sympathie. Pour rompre le malaise qui s'est installé entre vous, tu annonces ton départ. Il te raccompagne et serre ta main très chaleureusement comme pour te communiquer une dose de l'énergie qui te manque, te regarde dans les yeux avec une grande compassion et te fera même un au revoir en levant et en balançant une main doucement. Tu pars.

Des flots de gens sortent des restaurants et des habitations. La foule reprend la ville d'assaut et tu t'y mêles à la recherche d'un endroit confortable pour boire un verre. Sur la place centrale tu avises le lieu idéal. Un portier te fait entrer avec des marques de déférence. La lumière est tamisée à l'intérieur. Un groupe de jazz joue en sourdine une version molle de *Watermelon Man*. Une serveuse très stylée vient prendre ta commande avec de grands sourires. Le public de l'endroit est discret. Des alcôves permettent à chaque groupe de jouir d'une douce intimité. Un bien-être général plane ici. Tu te laisses bercer par le confort de ton fauteuil. La serveuse t'apporte un cocktail onctueux à base de tequila qui te comble.

Un homme passe à proximité que tu reconnais.

— Jacques! Jacques, c'est moi!

Il est habillé d'un costume noir et son visage fatigué ne reflète aucune joie. Sa chemise blanche dépasse de quelques centimètres de ses manches. Il a des cernes épouvantables autour des yeux. Quand il entend ta voix, il se retourne avec une lenteur incroyable. Tu as l'impression d'être dans un film dont les images défilent au ralenti. Au moment où il a fini de pivoter sur lui-même, ses yeux viennent se planter dans les tiens comme des couteaux dans une viande saignante. Il est terrifiant. Son allure générale a bien sûr changé. Ce n'est plus le type en forme que tu connaissais. Le plus troublant toutefois est cette lueur que tu viens de contempler pour la première fois dans son regard et qui n'appartenait pas à ton vieil ami. C'est sa personnalité entière qui a connu un bouleversement inhumain. Qu'en est-il de ce joyeux luron avec lequel tu allais t'arsouiller? Tu as en face de toi l'image renversante d'une âme maudite. Aucun signe précis n'indique ce changement intérieur que tu ressens avec une intensité troublante. Une aura très particulière cependant émane de lui. Il n'est plus présent à ce monde. De quelle région inconnue des cartes de géographie te lance-t-il un bonsoir glacial? L'univers qu'il habite désormais te terrifie. Autour de son cou, telle une laisse, tu aperçois des marques noires semblables à un collier qui se serait incrusté dans sa peau. Elles apparaissent par moments, quand il fait certains gestes.

— Jacques, je suis si heureux de te revoir. Comment vas-tu? parviens-tu à demander avec suffisamment d'entrain.

Il est muet et t'observe, debout. Et il accomplit de curieuses contorsions. Son corps demeure parfaitement fixe et sa tête bouge, à la verticale, dans tous les sens. Il semble désirer t'inspecter sous toutes les coutures comme une bête curieuse. Le long silence qui suit devient, malgré ta bonne volonté, très pesant. Jacques finit par déclarer:

— Oh non, je ne t'ai pas perdu de vue, moi. Je sais bien comment tu vas, alors ce n'est pas la peine d'essayer de me l'expliquer. D'ailleurs, il n'y a rien à expliquer.

Tu as dû mal entendre. Le cocktail est très fort, une sensation d'ivresse voile ton esprit que l'ambiance de cet

endroit avait déjà engourdi. Mais tu as la sensation d'avoir reçu une décharge électrique. Et tu regardes ton ami avec une attention soutenue. Il ne semble pas s'en soucier et tire une photo de la veste de son costume, qu'il inspecte avec soin, comme si tu n'étais pas là. Puis il te la tend.

— Tu les connais, n'est-ce pas?

Sur la photo figurent les deux hommes que tu as vus à deux reprises aujourd'hui, dans le bar-tabac et dans le cinéma. Ils portent leur accoutrement ridicule et tiennent dans leur main leur béret rouge, serré contre leur cœur. Une chose t'étonne. La photo semble avoir été prise dans ce cinéma où tu te trouvais tout à l'heure, puisque tu reconnais l'affiche du film que tu devais aller voir, derrière eux. Tu questionnes Jacques qui se contente de te regarder fixement en agitant la tête de gauche à droite dans un geste de désapprobation méprisant.

— Ceux-là sont de gros calibres. Tu n'es pas de taille. À ta place, j'abandonnerais tout de suite.

Tu veux te lever pour forcer Jacques à te livrer des explications mais quand tu te trouves à la verticale, non seulement tu éprouves un vertige de t'être redressé trop précipitamment mais, en plus, il a disparu. Tu le cherches partout avant de revenir t'asseoir et de terminer ton verre. Les questions voguent en toi comme sur un océan trop calme. Le vent a déserté. L'ennui reste, qui ronge les minutes pendant lesquelles tu réunis les éléments qui pourraient te servir à y voir plus clair. Tu sens de vagues menaces qui font surgir de ces peurs face auxquelles on demeure totalement désarmé, comme des enfants ou des explorateurs parvenus aux confins des terres connues et aux yeux desquels des secrets terribles surgissent pour les engloutir dans leurs gouffres insondables. L'inconnu te fait peur et te tétanise en même temps. Ta gorge est un nœud coulant qui bloque ta respiration. Tu éprouves la sensation de sombrer dans un lieu inquiétant. Ou est-ce ce bar qui vient de connaître une profonde transformation après le passage de ton ami? Pourquoi penses-tu une chose pareille? Tu es fatigué et tu dois aller te coucher. Tu te lèves péniblement. La serveuse te paraît exprimer du mécontentement. Avec le pourboire que tu lui as laissé, cela t'étonne. De nombreux clients sont arrivés. La musique joue plus fort.

Une section de cuivres est venue compléter le groupe initial. Tu cherches désespérément ce qui a véritablement changé depuis ton entrée et tu ne trouves rien. Ce sentiment d'avoir été transporté dans un monde différent ne cesse de t'effrayer. D'ailleurs, où pourrais-tu bien être?

Tu es immobile et sans force, et malgré toutes les questions qui circulent en toi, une inertie face à laquelle tu demeures impuissant paralyse chacun de tes muscles. C'est à ce moment-là probablement que tout bascule. L'ambiance surchauffée, ces gens qui vont et viennent, la serveuse qui te dévisage car tu ne fais pas un geste, debout, perdu au milieu de l'agitation générale, de l'alcool qui circule dans tes veines, de la musique qui augmente encore ton trouble, et cette apparition soudaine comme si des monstres avaient surgi pendant le rêve heureux qui te permet de dormir, emplis des fantômes les plus exubérants qui fracasseraient ta raison si tu tentais de les imaginer, ils sont apparus comme des éclairs dans un ciel d'orage. Les deux. Ils sont aussi étrangers à ce que tes yeux identifient autour de toi qu'une baleine dans un vaisseau spatial. Qui sont-ils? Tu tentes de comprendre ce qui leur confère une telle excentricité. Les vêtements qu'ils portent ne surprennent personne. Comment sont-ils entrés ici? Leur démarche, peut-être, est vraiment d'ailleurs. On pourrait penser que les sens qu'ils utilisent pour percevoir la réalité et se diriger ne sont pas les mêmes que les tiens. Ils ne paraissent pas utiliser la vue d'une manière habituelle. Quand ils progressent entre les tables, souvent ils se cognent ou renversent des verres. Mais personne n'y prête attention. Soudain tu réalises que tu as mal apprécié cette particularité. Les gens réagissent en effet aux coups de coude ou d'épaule qu'ils reçoivent de ces êtres, mais pas immédiatement. Et le décalage temporel que tu observes n'est pas le même pour tous. Certains se retournent trois ou quatre secondes après que leur verre est tombé sur le sol et d'autres demeurent insouciants pendant près de vingt secondes. Tu n'as jamais vu une chose pareille. Toi-même, es-tu bien sûr de les voir au moment où ils sont en train de parcourir la salle ou perçois-tu toi aussi leurs mouvements avec retard?

Le temps des questions est terminé. Tu t'engages dans l'allée qui conduit à la sortie. Tu t'assois rapidement car tu les vois se diriger vers toi. Un groupe de quatre hommes se trouve à la table que tu bouscules en y prenant place. Les verres valsent. Ils ne réagissent pas. Les deux êtres passent sans te voir et se dirigent vers le fond de la salle. L'un des quatre hommes attablés à tes côtés pousse un cri en constatant que son verre s'est vidé sur son pantalon. Tu bondis vers la sortie en tentant de te dissimuler. Les trois autres hommes se lèvent pour émettre des protestations bruyantes. Tu ne regardes pas encore en arrière mais tu entends les voix d'une dispute. La porte est ouverte. Au moment où tu la franchis, une lampe explose à ta droite sans susciter la moindre réaction de la part du portier. Tu sors en jetant un regard derrière toi. Les deux créatures au béret rouge te tiennent en joue. Elles se trouvent trop loin pour tirer avec précision. Des hurlements commencent à retentir et la musique s'interrompt. Tu te mets à courir dans la rue. La panique fait trembler tes jambes. Tu hèles un taxi qui passe sans te voir. Tu cours.

Ton esprit est plongé dans la nuit. Des coups de feu résonnent. Et des cris dans une langue que tu ne reconnais pas. Tu parviens devant une station de taxis. Le chauffeur ne réagit pas immédiatement à ta demande.

— Démarrez... vite, je suis pressé... Mais allez-vous démarrer à la fin!

Que dois-tu faire? Cinq longues secondes s'écoulent au bout desquelles il te dit bonsoir et met son moteur en marche. Tu lui donnes ton adresse en te demandant ce que cela pourra changer de te trouver chez toi plutôt qu'ici. Tu regardes par la lunette arrière. Les baskets argentées de tes deux poursuivants brillent par intermittence dans la nuit. Ils courent comme s'ils ne savaient pas se servir de leurs jambes mais progressent avec une grande rapidité. Ils ne sont plus qu'à une dizaine de mètres lorsque ton taxi rejoint la route. Tu tends des billets de banque au chauffeur en le suppliant de se dépêcher. La voiture accélère, cinq secondes plus tard.

Les tueurs ouvrent la porte d'un taxi stationné, en éjectent le chauffeur qui va rouler sur le trottoir sans pro-

tester, et plongent dans la voiture pour se lancer à ta poursuite.

Tu pousses un cri en voyant ton chauffeur brûler un feu rouge sans s'apercevoir qu'un camion arrive sur la droite. Mais rien ne se passe et vous filez dans la ville. Tu entends le camion qui percute un obstacle invisible et tu te retournes pour le voir faire un tonneau au milieu de la chaussée. Tu penses à demander au chauffeur s'il possède une arme à feu mais tu te ravises au dernier moment. Il refusera de toute façon de te la vendre. Alors tu opères un aller-retour très rapide jusqu'à sa boîte à gants. Rien. C'est sous son siège que tu trouves un pistolet automatique. Tu connais ce modèle.

Sans que le chauffeur réagisse, une balle vient transpercer la voiture d'arrière en avant. Tu ouvres ta fenêtre au moment où il lâche une série de jurons. Comment pourrais-tu t'en sortir? Tes poursuivants prennent des risques insensés. Ils semblent de toute façon éviter miraculeusement les obstacles qui pourraient entraver leur chasse. Ils s'approchent et tu sens les battements de ton cœur qui cognent ta poitrine comme des coups de marteau. Tu les mets en joue et tu fais feu. Leur voiture fait des embardées et ils cessent de tirer en restant à distance.

Tes chances de leur échapper étaient de toute façon bien minces. Ce qui s'est passé t'a pourtant projeté dans des abîmes obscurs. Ce que tu as vu ce soir-là, jamais auparavant tu n'aurais pu penser que cela pouvait exister. Un rayon de lumière bleue incandescente a transpercé la nuit de part en part et au bout de sa course, une explosion terrifiante a retenti. Là, une maison s'est à moitié écroulée sur elle-même. Tu regardes ton pistolet. D'autres éclairs ont formé un feu d'artifice qui s'est gravé dans ta mémoire. Cette situation insensée, en pleine ville, a ouvert en toi une longue route vers les contrées les plus éloignées. Sans réfléchir, tu t'es précipité à la rencontre d'une peur que rien ne te préparait à affronter.

Ta voiture a été frappée de plein fouet, le chauffeur s'est volatilisé comme s'il n'avait jamais été là. Et tu es resté conscient quand elle s'est immobilisée. Tu les as vus s'approcher avec d'étranges armes très imposantes. Ils te tenaient en joue. Tu as jeté ton arme à terre et tu es sorti

du véhicule en mettant, dans un geste ridicule, tes mains en l'air.

«Ils m'ont emmené jusqu'à un terrain vague dans leur voiture et m'ont assommé. Je ne me rappelle rien d'autre. Voilà, je t'ai tout dit», declares-tu avec une émotion mal contenue, ne sachant si la mort qui a attendu son heure avec patience va maintenant venir récolter ses fruits en ricanant.

Il est toujours immobile dans le petit rectangle à travers lequel tu le vois, chaque fois, comme un spectateur insensible mais fidèle, se tenir devant toi pour t'écouter ou peut-être simplement constater que tu es là. Et la tension qui a crû au fur et à mesure que tu approchais de la fin de ton histoire poursuit son élévation alors que le silence demeure et que tu attends un événement qui finit par se produire. Il décroise ses mains lentement, se retourne et part. La lumière s'éteint. Le clapet qui t'a permis de survivre pendant tout ce temps demeure ouvert et un bruit nouveau résonne. La porte s'ouvre.

Et devant toi, une nuit noire et insondable étend ses bras à l'infini.